

A woman with dark hair, wearing a voluminous, light-colored fur coat and white gloves, is shown from the chest up. She is looking slightly to her right with a subtle expression. The background is dark and moody, with a vertical line on the left side that could be a door frame or a wall edge. The lighting is dramatic, highlighting the texture of the fur and her features.

LYNDA RUTLEDGE

Le
DERNIER VIDE-GRENIER
de
FAITH BASS DARLING

roman traduit de l'anglais (États-Unis) par Laure Manceau

Éditions **Jacqueline Chambon**
Extrait de la publication

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Le dernier jour du millénaire, dans la petite ville de Bass, au Texas, la septuagénaire Faith Bass Darling, qui s'est improvisée fumeuse invétérée et n'en fait qu'à sa tête, étale tous ses biens de grande valeur sur la pelouse de sa demeure ancestrale pour un vide-grenier. Pourquoi ? Parce que Dieu le lui a demandé. Et parce qu'elle sait de quoi il est question : de sa mort, et du meurtre lointain de son mari, Claude.

À mesure que les habitants s'arrachent les antiquités accumulées par cinq générations de Darling – un revolver de la guerre civile, une alliance, une pendule vestige de l'histoire de France, une bible de famille, un bureau à cylindre, une multitude de lampes Tiffany –, chaque objet révèle le rôle secret qu'il a joué dans la saga familiale et pose les plus profondes des questions existentielles.

Dans une narration piquante et enlevée concentrée sur le récit d'une folle journée, Lynda Rutledge signe un roman drôle et émouvant sur les étonnants greniers de la mémoire et le réconfort que nous apportent ces objets dont nous entourons nos vies.

LYNDA RUTLEDGE

Lynda Rutledge a longtemps été journaliste avant de se consacrer à l'écriture. Elle vit près d'Austin, au Texas. Le Dernier Vide-Grenier de Faith Bass Darling est son premier roman.

Photographie de couverture :
Gordon Parks © Time & Life Pictures / Getty Images

Titre original :
Faith Bass Darling's Last Garage Sale
Éditeur original :
Amy Einhorn Books/G. P. Putnam's/Penguin Group, New York
© Lynda Rutledge, 2012

© ACTES SUD, 2012
pour la traduction française
ISBN978-2-330-01026-3

LYNDA RUTLEDGE

Le dernier vide-grenier
de Faith Bass Darling

roman traduit de l'anglais (États-Unis)
par Laure Manceau

Éditions **Jacqueline Chambon**

À mon père, pour m'avoir laissé le secrétaire.

Il y a plusieurs demeures dans la maison de mon Père...

JEAN, 14 : 2

*Qu'est-ce que ce "moi" ?
C'est la somme de tout ce que nous nous rappelons.*

MILAN KUNDERA

CERTIFICAT D'ORIGINE

PENDULE ÉLÉPHANT LOUIS XV

Pendule éléphant en bronze doré avec automate à trompe mobile • Bronze signé J. Caffieri • Mécanismes signés C. Balthazar • 25 x 30 cm

1772 env.

Valeur : inestimable

En 1772, un curieux instrument de mesure du temps, en forme d'éléphant d'Asie et à trompe mécanique, voyait le jour. Symbolisant à la fois la fascination d'alors pour l'Orient et un nouveau signe extérieur de richesse, il était destiné à la comtesse Marie-Jeanne du Barry, courtisane à la cour de Louis XV.

En 1792, à la Révolution française, au cours de laquelle la comtesse du Barry perdrait la tête et partant l'usage des marques de standing et de l'heure du jour, la pendule fut dérobée par une couturière qui l'échangea à un camelot ambulant, qui la vendit à son tour dans les rues de Londres.

Au cours des deux siècles suivants, l'objet voyagea dans la cale d'un paquebot jusqu'en Amérique; survécut à un incendie dans Five Points, quartier pauvre de Manhattan; refit surface dans une mercerie de Washington; embarqua dans un train à destination du Tennessee en tant qu'élément de dot; se retrouva aux mains d'un profiteur de guerre qui le troqua contre faveurs dans une maison de tolérance; fut confisqué lors d'une descente; reprit le train pour le Texas en compagnie d'une future mariée choisie sur petite annonce; fut acquis par une banque dans une

ville ferroviaire du Texas, en nantissement d'un prêt non remboursé; trouva une place dans la chambre conjugale de la demeure du fondateur de la banque; emménagea dans la chambre de son arrière-petite-fille, Faith Ann, pour aider la fillette à s'endormir; puis atterrit, pour les mêmes raisons, dans la chambre de la fille de Faith, où elle resta. Du moins jusqu'au dernier jour de l'an de grâce 1999...

31 décembre 1999

Prologue

Le dernier jour du millénaire, après une révélation divine, Faith Bass Darling organisa un vide-grenier.

Étant donné qu'elle ne s'était pas entretenue avec le Tout-Puissant depuis vingt ans et qu'elle était la personne la plus riche de la ville, la décision avait de quoi surprendre. Pourtant, à minuit pile, elle avait fait un bond dans son lit à baldaquin, persuadée d'avoir entendu son nom, comme un orage dans le lointain, bien que le ciel fût dégagé et constellé. Songeant que son esprit lui jouait encore des tours, Faith s'était rendormie. Quelques secondes plus tard, elle avait eu la même sensation, mais décidé de ne pas en faire cas. Quoique sur ses gardes, elle retrouva le sommeil.

La troisième fois, elle se retrouva pieds nus sur le parquet, les oreilles résonnant encore de ce coup de tonnerre feutré. Elle se surprit à évoluer dans l'obscurité de sa demeure fin XIX^e, la plus grande et la plus ancienne de Bass, et à contempler les objets et meubles anciens qui peuplaient l'endroit où elle avait passé toute sa vie. Elle alluma toute sa collection de lampes Tiffany. Effleura le chiffonnier Louis XV et les bergères victoriennes. Flâna entre le piano mécanique, le service en porcelaine de la manufacture Spode, l'horloge de parquet du vestibule, le bureau à cylindre de la bibliothèque, ouvrant tous les tiroirs, placards, cagibis, la moindre niche sur son passage.

Elle continua jusqu'à l'aube, sur quoi elle ouvrit sa double porte en bois sculpté pour aller pendre au cou de la statuette-jockey

qui trônait sur sa pelouse un écriteau annonçant un vide-grenier – stupeur dans tout Old Waco Road, unique petite portion de la ville où l'on avait construit de grandes maisons bourgeoises à l'époque du coton-roi et des puits d'où jaillissait le pétrole. Après une dernière et longue bouffée sur sa première Lucky Strike de la journée, qu'elle écrasa avec panache sur la tête du jockey, elle traîna sur la vaste pelouse en pente le résultat d'un siècle de consommation ostentatoire.

Parce qu'elle avait compris de quoi il était question : de la mort. De sa mort imminente, et du meurtre de Claude. C'était à la fois le commencement et la fin des temps. Et pour Faith Bass Darling, à soixante-dix ans, c'était enfin le début de la fin.

AFFAIRES

Pendule éléphant Louis XV	1772 env.	Valeur : inestimable
Alliance de famille	1870 env.	Valeur : 135 000 \$
Bureau à cylindre en S	1869 env.	Valeur : 8 000 \$
Colt "Dance Dragoon"	1864 env.	Valeur : 40 000 \$
Collection de lampes Tiffany	1925-1939	Valeur : 400 000 \$
Portrait de Jésus	1960 env.	Valeur : 10 \$ (cadre)
Bible de famille	1955 env.	Valeur : sentimentale
Billet de 10 000 \$ (état neuf)	série 1918	Valeur : 200 000 \$
Lettre d'amour	1879 env.	Souvenir personnel
Manoir du XIX ^e	1880 env.	Valeur : 750 000 \$

En poussant un grognement assez peu distingué, Faith Darling déposa la pendule éléphant sur la véranda qui longeait la façade de sa maison. Puis elle ajusta son chapeau et, menton relevé, descendit sur la première marche du perron pour faire signe à ses gentils petits voisins de la rejoindre. Elle leur avait promis une coquette somme s'ils l'aidaient à vider sa grande maison. En femme de parole, elle sortit de sa poche une poignée de pièces de vingt dollars en or.

Chaque adolescent, d'abord réticent, en prit une.

“Quelque chose ne va pas ?” leur demanda la vieille dame.

Les garçons échangèrent un long regard, jusqu'à ce que Eddie, le livreur de journaux, prenne la parole.

“Heu m'dame, vous auriez pas plutôt de la vraie monnaie ?”

Elle faillit sourire.

“Jeune homme, ces pièces sont plus vraies que l'argent que tu connais.

– P'têt', mais... le distributeur de boissons en voudra pas.

– Tu dois avoir raison, concéda-t-elle. Attendez-moi là.”

Elle retourna à l'intérieur chercher son porte-monnaie. L'état de la cuisine ne sembla pas l'inquiéter plus que ça. Il y avait des tas partout. Des piles de magazines et de journaux qu'elle oubliait de jeter recouvraient les plans de travail, le sol, et même les appareils ménagers. Une tour d'annuaires se dressait sous le téléphone mural près de la porte. Par dizaines, les paquets de sucre Imperial, les conserves de soupe Campbell's, les bouteilles de ketchup

Heinz et les boîtes de thé Lipton, qu'elle achetait sans se rappeler qu'il lui en restait, s'entassaient autour de l'évier – seul endroit de la pièce non encombré, il brillait comme un sou neuf.

Elle trouva son porte-monnaie perché sur une pile de courrier accumulé depuis des mois – prospectus, catalogues, lettres qu'elle oubliait de lire – et en sortit quelques billets.

En le reposant, elle jeta un œil sur la lettre du dessus, avec le vague souvenir qu'elle était importante. En travers de l'enveloppe, on avait tamponné les mots "URGENT" et "OFFICIEL" à l'encre rouge. Mais alors le climatiseur, toujours aussi grincheux, s'ébranla dans un bruit de ferraille. Elle se pencha vers la fenêtre pour lui donner un bon coup et les vibrations du moteur se dissipèrent, tout comme son souvenir de la lettre.

Tiens, il me faudrait une caisse, pour l'argent de mes ventes, se dit-elle. Elle attrapa sa ménagère en argent fin cachée derrière une pyramide de conserves, vida les couverts sur le plan de travail en en faisant tomber la moitié sur le carrelage et ressortit, la boîte sous le bras.

Elle descendit les marches de la véranda, où les jeunes l'attendaient, et détourna le regard un instant. Quand elle tourna la tête à nouveau, plus de garçons.

Et plus de vide-grenier...

Faith se retrouve dans le couloir de l'hôpital avec son médecin.

"Ces absences, ça empire ? demande-t-il.

– Oui, reconnaît Faith, et je vois des gens que je ne devrais pas être en mesure de voir, du moins tant que je suis de ce monde.

– C'est ce qu'on appelle le « syndrome crépusculaire », madame Darling. Évitez les stimulations visuelles qui peuvent le déclencher, comme la pagaille, le désordre."

Elle fronce les sourcils.

"Mais... vous n'êtes pas le docteur Friddell !"

Il lui adresse ce sourire agaçant de bon docteur.

"Non, je suis le docteur Peabody, vous vous rappelez ? Ça fait dix ans que le docteur Friddell est mort, maintenant.

– De toute façon, je ne vous ai jamais portés dans mon cœur, ni l’un ni l’autre. Si gentils que c’en est écœurant. Et puis, vos postiches sont tellement mal faits !

– Vos souvenirs peuvent vous faire l’impression d’un jeu de cartes qu’on mélange à mesure qu’ils disparaissent, mais des études rapportent que certaines personnes sont heureuses malgré tout.

– Est-ce qu’une branche de céleri peut être heureuse ? L’âme a bien besoin d’une mémoire, non ? Sinon, pourquoi se fatiguer à vivre ? Et si les morts vont au paradis, où va-t-on quand on n’est plus ici, mais qu’on n’est pas mort, dites-moi un peu !

– Ne vous en faites pas, on prendra bien soin de vous, ici”, répond le médecin.

Son postiche se transforme en chapeau de cow-boy tandis qu’ils franchissent les portes du centre de long séjour.

Faith reconnaît quelqu’un – Harold Frudigger, membre du Rotary Club, ancien diacre baptiste. Assis là, les yeux dans le vague, il se tourne les pouces. Puis elle s’aperçoit que son peignoir et son bas de pyjama sont ouverts, et que ce n’est pas avec ses pouces qu’il joue. Horrifiée par ce qui l’attend dans ce centre, elle fait demi-tour, chancelante...

Je refuse d’être morte avant de mourir... Je refuse...

“Mme Darling ?

– Putain, vous croyez qu’elle va claquer ?” chuchota l’un des garçons.

Tiens, c’est ce gentil petit Eddie, mon livreur de journaux, se dit Faith en retrouvant ses esprits... Où suis-je ?

“Mme Darling ?”

Prise d’un vertige, elle regarda autour d’elle : *pagaille, désordre.*

“Depuis combien de temps attends-tu, Eddie ? demanda-t-elle, aussi digne que possible.

– Deux, trois minutes, m’dame. Vous voulez que j’appelle mon père ?”

Elle le dévisagea, puis se souvint que son père était le sémillant docteur Peabody, remplaçant du défunt docteur Friddell.

“Inutile, mon garçon.” Il est déjà au courant.

“Voilà de l’argent pour vous, dit-elle en leur tendant les billets. Gardez précieusement vos pièces d’or. Dans vingt ans, vous me remercieriez.”

Quelque chose sous son bras l’encombrait : sa ménagère. Elle ouvrit la boîte : elle était vide. Elle avait le soleil dans les yeux.

“Je ferais mieux d’aller chercher mon chapeau, murmura-t-elle.

– Mais maman, tu l’as sur la tête”, rétorqua son fils, Michael. Faith n’en crut pas ses yeux.

“Michael ? souffla-t-elle, une boule dans la gorge.

– Je dis que votre chapeau, vous l’avez sur la tête, m’dame. Et je m’appelle Billy.”

C’était le grand frère d’Eddie, le joueur de football.

Ah oui, c’est vrai, Michael n’est plus là.

“Ce n’est pas ce que notre accord prévoyait, dit-elle en s’adressant à Dieu.

– Heu m’dame ? C’était quoi l’accord ? demanda Billy. Vous voulez qu’on finisse de sortir les fauteuils ? Ou sinon on peut revenir plus tard. Avec quelques copains de mon équipe, on aurait fini en un rien de temps.

– Ce serait très aimable, oui. Allez, à tout à l’heure.”

Elle les congédia d’un signe de la main, et avec eux disparut sa mélancolie.

“Dites donc madame !”

Une femme d’une corpulence remarquable, flanquée de deux jeunes gaillards, se tenait près de la grande armoire.

“Combien vous en voulez, du vaisselier ? J’ai du liquide !”

Caisse sous le bras, menton relevé, Faith ajusta son chapeau et s’en alla conclure sa première vente de la journée.

De l’autre côté de la rue, Maude Quattlebaum, voisine au long cours de Faith Darling, vit par sa fenêtre une bergère qui semblait flotter au-dessus de la petite allée de briques menant à la véranda de la maison Darling.

En temps normal, jamais elle n'aurait observé les activités de ses voisins, surtout de si bon matin. Elle n'était pas du genre à fourrer son nez partout. Mais elle s'était réveillée en sueur, et impossible de se rendormir. (C'est vrai qu'il faisait plus chaud qu'en enfer, pour un mois de décembre. Mais de là à mettre ça sur le compte de la fin du millénaire – du monde, qu'ils disaient, tous ! Comme s'il n'avait jamais fait chaud au Texas, pour l'amour du ciel !) Munie de son Sonotone, elle s'était rendue dans sa cuisine. C'est juste après la première gorgée de son Dr Pepper du matin qu'elle avait aperçu la bergère flottante à travers ses stores, manquant s'étouffer avec son soda. Quand le fauteuil avait atterri, Faith Darling elle-même lui était apparue, en robe d'été blanche et chapeau assorti, rien que ça, donnant des instructions au jeune déménageur.

Que pouvait-elle bien manigancer ? s'était demandé Maude. Après toutes ces années de léthargie, déceler un signe de vie dans la maison Darling lui causait un sacré choc. Dieu seul savait quand elle avait vu sa voisine mettre le nez dehors ; depuis des années, ce n'était qu'un défilé de livreurs, coursiers et femmes de ménage. Et dernièrement, le jardin, laissé à l'abandon, était devenu un sujet d'inquiétude parmi le voisinage. Maude renifla : Faith Darling, elle qui était toujours propre sur elle, toujours tirée à quatre épingles. Tout le monde savait que la mort de Claude l'avait déboussolée. La pauvre femme avait connu bien des épreuves. Perdu son cher fils dans ce terrible accident qu'il avait eu avec son père et ce garçon de couleur. Et sa fille... un vrai petit monstre dès son plus jeune âge, qui lui en avait fait voir jusqu'à sa fugue. "Enfin... nous avons tous notre lot de déconvenues..." marmonna Maude contre le store vénitien dont elle écartait les lattes pour mieux y voir.

C'est là qu'elle remarqua l'écriteau pendu au cou de la vieille statuette-jockey.

VIDE-GRENIER ?

Il n'en fallut pas plus pour la faire sortir dans la rue en chaussons. "J'ai quatre-vingt-deux ans, rouspétait-elle. Je n'ai plus l'âge de supporter de telles sottises !"

Elle releva le bas de sa robe de chambre pour s'avancer sur la pelouse.

“Faith Darling! As-tu perdu la tête? Sais-tu quel genre d'individus tu vas nous attirer dans le quartier?”

Faith observa sa vieille voisine remonter l'allée de briques en chaussons roses et peignoir assorti. Elle lui décocha un regard plein d'aigreur.

“De quoi parles-tu, Maude?”

– Les vide-greniers, ça draine toute la racaille des environs. Tiens, là, regarde! Cette friponne vient d'attraper quelque chose. Je t'ai vue, petite!”

La fillette, cheveux blonds en bataille, tee-shirt sale et baskets délacées, s'enfuit.

“Où est la mère de cette engeance? Ces gamins des rues passent leur temps livrés à eux-mêmes... Et ce petit diable, là!”

Elle pointa du doigt un des jeunes déménageurs.

“Repose ce carton tout de suite, jeune homme!”

Faith planta ses mains sur ses hanches – Maude Quattlebaum, la personne la plus agaçante qu'il lui ait été donné de rencontrer.

“Bas les pattes, Maude. Ce cher petit m'aide à sortir les meubles. Non que ça te regarde.”

Maude ronchonna – Faith Bass Darling, la personne la plus énervante qu'il lui ait été donné de connaître. Elle regarda le jeune homme de plus près. Ce n'était autre que le fils cadet du docteur Peabody, son livreur de journaux. Pas étonnant qu'elle n'ait pas eu son journal ce matin! Quand elle se retourna, Faith la toisait de son fameux regard en accent circonflexe – un air de supériorité mâtinée d'autosatisfaction, mélange hérité des familles Bass et Darling. Maude détestait ce regard.

“Tout de même, Faith, un vide-grenier! s'indigna-t-elle. Comment peux-tu vendre toutes ces belles choses? Tu as perdu la raison?!”

– Au moment même où nous parlons, Maude.”

Mais... que voulait-elle dire?

“Et puisqu'il s'agit de mon dernier jour sur terre, je ne compte pas perdre davantage mon temps avec toi.”

Sur quoi elle s'éloigna.

“Eh bien ! s'exclama Maude, dont l'audiophone n'avait pas capté la première partie de la phrase. Inutile d'être aussi hargneuse.

– J'ai grand besoin d'une cigarette”, s'écria Faith en s'arrêtant pour tâter ses poches.

Sous le regard médusé de Maude, elle en sortit des Lucky Strike sans filtre et un briquet de luxe en bronze et argent ; à la manière d'un ouvrier agricole, elle tapota le fond du paquet pour en faire sortir une cigarette, la pinça entre ses lèvres, l'alluma et aspira l'infecte fumée tout en refermant le briquet d'un geste fluide. À croire qu'elle avait fait ça toute sa vie.

Déconcertée, Maude leva les bras au ciel. Claude avait fumé, oui. Mais Faith ne fumait pas – ça ne se faisait pas, chez la gent féminine baptiste.

“Jésus Marie Joseph, Faith... que se passe-t... ?”

Mais elle avala sa langue : un autre jeune homme qui sortait de la maison avait failli faire tomber la plus belle lampe qu'elle avait jamais vue. Maude se demanda si la fin du monde n'était pas pour bientôt, même si elle pensait que ce jour n'arriverait jamais.

“Tu vends les Tiffany ?”

Sans attendre la réponse, elle fila chez elle chercher son porte-monnaie.